

diverse dallo Zeus olimpico, è un indizio per supporre che anche lo Zeus miceneo presentasse delle differenze rispetto a quello greco successivo.

¹⁰¹ Ad esempio la *e-re-u-ti-ja* delle tavolette cossie (Gg 705.1, Od 714.b – 715.a – 716.a) venerata ad Amnisos (*a-mi-ni-so*), identificabile con la omonima dea del parto greca, ricordata già in Omero in particolare in *Odissea* XIX.188-190 in connessione con Amnisos – « Egli (Ulisse) si fermò ad Amnisos dove si trova la grotta di Εἰςλειαθυνῆ » – (GÉRARD-ROUSSEAU, M., *op.cit.*, pp.101-102; sul suo culto in età classica e la sua identificazione con Artemide DIETRICH, *op.cit.*, pp.87-88, 178-179).

¹⁰² Nella Messenia la divinità per eccellenza in questo senso è *po-se-da-o*, connessa al palazzo di Pilo e presente in numerose tavolette pilie. Questa divinità è attestata anche nella tavoletta cossia KN V 52.2 (discussa già in § 4 n.30) e questo potrebbe costituire un indizio dell'importanza di Poseidone anche a Cnosso, almeno nella fase iniziale della presenza micenea sull'isola, dove forse in seguito sarebbe stato soppiantato da uno Zeus, il *di-we* attestato ripetutamente come destinatario del maggior numero di offerte nelle successive tavolette di Cnosso (mentre Poseidone praticamente scompare, almeno sulla base delle nostre fonti in cui appare in un solo frammento, X 5560). E' possibile che nel culto della Cnosso contemporanea alla stesura di V 52, tavoletta che si ritiene anteriore al blocco più consistente delle tavolette micenee di Cnosso, fossero confluite divinità di primo piano cretesi-minoiche e proto-micenee: una divinità femminile protettrice del palazzo, *a-ta-na po-ti-ni-ja* (sia che vi si legga come termine principale Potnia, di cui *atana* sarebbe un attributo forse legato ad un toponimo, sia che vi si riconosca Atena, con l'attributo di « signora », che nonostante le difficoltà ritengo la soluzione più credibile); un dio della guerra (?), *e-nu-wa-ri-jo*; una divinità curatrice (?), *pa-ja-wo-ne*; e una divinità maschile protettrice del palazzo, *po-se[-da-o-ne]*. In un'altra tavoletta di Cnosso, M 719.2, è attestato il termine *e-ne-si-da-o-ne*, per il quale è stata proposta l'identificazione con gli epitetti omerici di Poseidone, Ἔννοσίγατος e Ἔννοσίχθων, e con il vocabolo *Ἐννοσιχδαῖ di Pindaro (v. GÉRARD-ROUSSEAU, M., *op.cit.*, pp.88-89, la quale tuttavia si oppone a tale interpretazione. Per altre interpretazioni v. AURA JORRO, F., *op.cit.*, I, p.219). La connessione di *e-ne-si-da-o-ne* con *a-mi-ni-so* (M 719.1) potrebbe indicare la natura ctonia e cretese del dio, ma un suo eventuale legame con il Poseidone di età micenea, che riteniamo divinità protettrice del palazzo, non ha alcuna conferma.

LE DÉCHIFFREMENT DES HIÉROGLYPHES « HITTITES » : DES DÉBUTS DIFFICILES

« Un labeur ingrat »

« Il semblait bien que ce fût là le plus impénétrable des mystères », Dobhofer commence ainsi son chapitre consacré à « Coin et symbole au pays de Hatti »¹. Pourtant, l'histoire du déchiffrement du hittite hiéroglyphique semble bien différente de certains déchiffrements célèbres. Car, lorsqu'on lit le récit que les déchiffreurs font de leurs découvertes, ou du moins de leur recherche, de Champollion, le déchiffreur des hiéroglyphes au début du XIXe siècle à Ventris et Chadwick, les déchiffreurs du Linéaire B de Crète en 1952, on entre souvent dans le monde des histoires, des contes, dans un mode d'aventures. Chadwick, au début de son livre *Le déchiffrement du Linéaire B* rappelle que « le désir de déchiffrer les secrets est profondément enraciné au cœur de l'homme », parle de « vaincre l'obstacle »² et décrit le déchiffrement en disant que « les signes muets avaient été contraints à parler »³. A propos des écritures cunéiformes, Bottero raconte que « le subtil Grotfend et ses successeurs n'auront fait que soulever un pan de la lourde chape de ténèbres jetée sur les documents » du Proche-Orient, et qu'à cette époque, « sauf recours à la divination, nul ne savait comment 'entrer' dans ce blockhaus hermétique »⁴. Les déchiffreurs sont des héros qui résolvent des énigmes : « Ce livre est l'histoire de la solution d'un mystère authentique », annonce Chadwick à propos du Linéaire B⁵.

Dans un article de 1975, « Methods of decipherment » I.J. Gelb, qui, dans les années 1930, a pris une part importante au déchiffrement du hittite hiéroglyphique, étudie les méthodes

de déchiffrement, mais rappelle au début de l'article : « *There are many stories connected with the decipherment of ancient writings and the recovery of forgotten languages, but these stories need not be retold here. Furthermore, they usually deal only with the discovery of the key, that brief moment of insight when some datum is arrived at, which when inserted causes the rest of the puzzle to fall into place.* »⁶

En effet, nous avons tous en tête le célèbre épisode raconté par Champollion-Figeac, le frère. Avec les deux noms de Ramsès et de Thoutmôsis, Champollion vient, en 1822, de découvrir la clé du système hiéroglyphique. Bouleversé par la découverte tant attendue, il court au bureau de son frère à l'Institut, pour lui annoncer la nouvelle, prononçant la phrase demeurée fameuse : « Je tiens l'affaire ! ». Et il s'écroule, terrassé par l'émotion. La légende dit que cet état léthargique dura 5 jours...

Rien de tel pour les débuts du déchiffrement du hittite hiéroglyphique qui vont nous occuper ici. A tel point que, en 1984, J. Faucounau pouvait affirmer que « *Malgré les efforts de plusieurs générations de savants, le déchiffrement du hittite hiéroglyphique conserve encore aujourd'hui un irritant caractère d'inachevé* ».⁷

En 1933, E. Dhorme, dans un article intitulé « Où en est le déchiffrement des hiéroglyphes hittites ? », évoquait le « labeur ingrat » des pionniers du déchiffrement. Et à propos des débuts : « *Mais les progrès dans le déchiffrement et l'interprétation ont été, durant toute une génération, si lents, si désespérants, que le même savant [Jensen] brûle maintenant ce qu'il a adoré et ne veut plus voir dans les signes hiéroglyphiques que de purs idéogrammes.* »⁸

Même constat chez E. Laroche : « *Le déchiffrement des hiéroglyphes hittites n'a pas été l'œuvre d'un seul homme, d'un Champollion, mais l'acquisition lente d'un groupe de savants aux tempéraments et aux méthodes fort divers. On doit donc, pour atteindre l'objectivité impartiale, délimiter les étapes qui*

ont mené les déchiffreurs de la découverte intuitive à l'établissement définitif d'un sens ou d'une valeur. »⁹

Nous nous intéresserons plus particulièrement aux années 1930, qui marquent un tournant dans l'histoire du déchiffrement, comme l'avait reconnu E. Dhorme : « *Depuis toutes ces dernières années, des travaux d'une importance capitale sont en voie d'arracher leur secret aux nombreuses inscriptions hiéroglyphiques qui illustrent les monuments hittites d'Asie Mineure et de Haute Syrie. Le moment me semble venu de faire le point, ce qui me permettra de rendre hommage à la sagacité et à la méthode des quelques chercheurs qui ont assumé cette besogne d'Œdipe.* »¹⁰

En 1933, Hrozný commence son ouvrage sur *Les inscriptions hittites hiéroglyphiques* par la remarque suivante : « *Maintenant que les grands problèmes concernant les archives cunéiformes des rois hittites, trouvées à Boghazkeui en Asie Mineure, sont en général éclaircis, la science orientaliste commence à s'occuper avec plus d'intérêt et de persévérance, des inscriptions 'hittites'-hiéroglyphiques.* »¹¹

Après avoir brièvement (et schématiquement) rappelé les étapes du déchiffrement, nous essayerons de comprendre pourquoi ce déchiffrement a pris cette forme, pourquoi il y a eu tant de tâtonnements, et quelles sont les conditions nécessaires pour qu'un déchiffrement puisse avoir lieu.

Les étapes du déchiffrement

On peut très schématiquement voir trois étapes dans le déchiffrement¹² : une première étape qui correspond aux années 1870-1930, avec des savants comme Sayce (avec, dès 1880, la célèbre étude du sceau de « Tarkondemos » (Tarkumuwa), le « sceau fatidique », comme l'appelle Dhorme, Menant, Jensen, Thompson, Cowley, Frank, ... qui ont fait démarrer le déchiffrement, de manière hésitante, et sans méthode - comme on peut trop souvent le lire -, mettant au jour un certain nombre

de valeurs justes au milieu d'un océan d'erreurs et de fantaisies, comme l'explique J. Friedrich : « *Die älteren Forscher haben nicht immer entsprechend klare und scharfe Erwägungen angestellt. Allerdings mußten auch mit viel geringern Zahl von Inschriften arbeiten als die späteren und heutigen. So hat sich denn die Deutung gerade dieser Inschriften nur sehr mühsam und mit vielen Irrwegen vollzogen, ja, man kann sagen, daß 60 Jahre lang, von 1870 – 1930, eigentlich alles schwankend und unsicher gewesen ist.* »¹³

Et même, à propos de Sayce, son jugement est assez sévère : « *Diese richtigen Deutungen gehen allerdings in einem Wust phantastischer und falscher Lesungen und Deutungen unter.* »¹⁴

Dans les années 1930, grâce à une nouvelle génération de savants, le déchiffrement prend un nouveau tournant et aborde un terrain plus ferme : Meriggi, Gelb, Forrer et Bossert en sont les protagonistes. Voici le commentaire de Laroche à propos de cette période : « *En attendant qu'on sût maîtriser la langue, une brèche était percée dans le mystère de l'écriture, et, vers 1935, après les premiers travaux de Meriggi (1929), Gelb (1931), Forrer (1931-1932), Bossert (1932) et Hrozný (1933), la valeur phonétique d'une vingtaine de syllabogrammes était établie grossièrement, et le sens de plusieurs idéogrammes fondamentaux était reconnu. Surtout, le mécanisme de l'écriture ne prêtait plus à discussion ; celle-ci ne différait pas en son principe du cunéiforme anatolien ; il s'agissait bien d'un mélange de signes phonétiques et d'idéogrammes.* »¹⁵

En 1933, dans son ouvrage consacré aux *Inscriptions hittites hiéroglyphiques*, Hrozný affirmait très explicitement que « *l'écriture 'hittite'-hiéroglyphique est une écriture idéographique, syllabique et alphabétique à la fois* »¹⁶

Concernant la langue, en 1930, P. Meriggi annonçait prudemment :

« *Wir sind noch weit davon entfernt, diese Schrift lesen und verstehen zu können.* »¹⁷

Deux ans, plus tard, le même savant pouvait se prévaloir des progrès accomplis : « *Je voudrais ici répondre à l'aimable invitation de la REVUE HITTITE ET ASIANIQUE en rappelant brièvement les principaux résultats de ces trois travaux et en montrant ensuite ce qu'on peut ajouter. J'espère pouvoir persuader les lecteurs de la Revue que le déchiffrement est beaucoup avancé surtout par les apports de M. Bossert, que la lecture des signes les plus communs est assurée, que l'on peut par conséquent lire les textes écrits avec des signes phonétiques et peu d'idéogrammes ; que l'on peut déjà comprendre à peu près beaucoup de passages et phrases, et enfin même établir la flexion de cette langue, qui, à mon avis et comme j'y ai déjà fait allusion (ZA V 192 sv.), est indo-européenne comme le hittite et le lycien.* »¹⁸

Ou encore Hrozný, en 1933, après avoir fait le bilan des tentatives de déchiffrement précédentes : « *L'étude des inscriptions « hittites »-hiéroglyphiques et des travaux précités m'a montré que, dans presque chacun de ceux-ci, se trouvent d'utiles remarques et des lectures probables, ou tout au moins possibles. Mais chacun contient également de nombreuses erreurs et des lectures inacceptables. L'incertitude dans laquelle nous sommes, en ce qui concerne la lecture des différents signes de l'écriture « hittite »-hiéroglyphique, est encore augmentée par la nouvelle théorie de P. Jensen [...]. La présente étude a pour but de réviser les lectures jusqu'à présent proposées pour les principaux signes de cette écriture, d'éliminer les lectures fausses, de proposer des lectures nouvelles, en particulier d'élucider de façon définitive, je l'espère, la question des signes représentant les voyelles, et enfin de tenter une traduction complète ou presque complète de quelques inscriptions « hittites »-hiéroglyphiques, ce qui n'a point encore été essayé, avec succès du moins.* »¹⁹

Cette moisson peut nous paraître maigre, et c'est pourtant un moment-clé dans l'histoire du déchiffrement.

La dernière étape consiste en la découverte de la bilingue de Karatepe. Nous nous contenterons de mentionner ici

les réflexions d'E. Laroche à son sujet : « *La découverte par Bossert de la grande bilingue de Karatepe (1947) constitue la pierre de touche des efforts antérieurs. Son importance a été jugée diversement selon les tempéraments : les uns, frappés par la masse des faits nouveaux qu'elle révèle, sont tentés d'oublier le travail fructueux et les résultats positifs déjà acquis avant son apparition ; les autres sont enclins à rabaisser l'intérêt d'un monument qui n'apporterait que la preuve matérielle d'hypothèses encore provisoires. Avec le recul des années, on devra, semble-t-il, reconnaître que la bilingue, outre sa contribution indéniable aux problèmes graphiques et grammaticaux, a mis fin au temps du 'déchiffrement' et constitué la science hiéroglyphique en 'philologie' indépendante.* »²⁰

Le déchiffrement : coup de génie ou méthode ?

Chaque déchiffrement semble une nouvelle aventure inédite, chaque déchiffrement semble différent des autres, les expériences précédentes semblent ne pas pouvoir se répéter, ne pas pouvoir être utilisées. Les déchiffreurs, dont on pourrait donner maints exemples, sont souvent présentés comme des génies et le déchiffrement lui-même est le plus souvent un coup de génie. Le déchiffrement d'une écriture inconnue semble le plus souvent relever du hasard, de l'accidentel, de l'individuel, c'est quelque chose, qu'on ne peut pas, semble-t-il, généraliser.

Bien sûr, il n'y a pas que des coups de génie : le travail peut se faire par des tâtonnements, qui permettent parfois d'arriver au déchiffrement, ou par l'utilisation d'une méthode. Pourtant, même dans ce dernier cas, l'arbitraire semble régner. Par exemple, un savant peut utiliser une bonne méthode, du moins une méthode qui a fait ses preuves, mais ne rencontrer que des erreurs ou n'aboutir à aucun résultat. Ainsi la méthode cryptographique est-elle toujours citée en exemple parce qu'elle a permis le déchiffrement du Linéaire B. Mais l'assyriologue allemand, Carl Frank, venu en 1923 au problème des hiéroglyphes hittites, a fait une étude cryptographique des codes

et écritures secrètes employées pendant la première guerre mondiale et a montré qu'un classement et une analyse systématique du matériel dont on dispose permettaient à eux seuls de trouver la solution. Et en fait, à part la lecture de quelques vocables géographiques, il n'a abouti à rien, sinon à une erreur, à savoir que la langue des inscriptions hiéroglyphiques était le hourrite. Cette méthode a été utilisée dans d'autres cas, sans résultat : par exemple, l'énigmatique écriture giblithique.

Une écriture indéchiffrée est donc obscure, mais contrairement à un code secret, qui est expressément conçu pour décourager le décrypteur, elle est une énigme par accident

Pourtant, en surimpression ou en porte à faux avec ce discours, il y en a un autre, apparemment contradictoire avec le premier : que ce soit Champollion qui nous dit : « *Le soin que j'ai pris de ne rien deviner, mais de tout démontrer* » ou Chadwick qui résume le déchiffrement du Linéaire B : « *Avec la publication de The Pylos Tablets (1951), le décor est planté pour le dernier acte, le déchiffrement. Une analyse bien ordonnée, commencée par Alice Kober et Bennett, peut maintenant prendre la place des paris et des devinettes ; mais il fallait un jugement clairvoyant pour discerner les bonnes méthodes, une grande force de concentration pour gagner du terrain à travers les analyses laborieuses, de la persévérance pour aller de l'avant même si le gain était petit, et finalement l'étincelle du génie pour saisir au vol la solution véritable quand enfin elle émergerait de la patiente manipulation de signes privés de sens.* »²¹

Les discours disent à la fois que le déchiffrement est un coup de génie, donc relève de l'accidentel, de l'inouï, de la non-réPLICATION, de l'individuel, et en même temps qu'il relève du scientifique, qu'il y a des méthodes, du rationnel. Pour Chadwick, c'est même la raison pour laquelle Evans a échoué dans sa tentative de déchiffrer ce qu'on appelait, au début du XXe siècle, les écritures minoennes : « *Ses vues étaient sur bien des points correctes, mais c'étaient des observations*

incoordonnées, et il n'a jamais posé les principes de base d'une méthode. »²²

Gelb, dont nous avons cité un extrait plus haut, prône dans son article « Methods of decipherment » la nécessité d'une méthode, et plus précisément la méthode cryptographique. Et même, il ne montre que mépris pour les premières tentatives de déchiffrement : « *The approaches to the recovery of extinct and unknown writings and languages have in the past been almost uniformly characterized by haphazard touch-and-go procedures. With very few laudable exceptions, the would-be decipherers have approached their task without any idea of cryptanalytic techniques. In the light of this almost total lack of systematic methodology, it is astonishing to note how frequently the tenacious efforts of scholars have led to a successful decipherment.*

»²³

Mais nous retrouvons chez Gelb cette ambiguïté que nous signalions : en effet, dans le même article qui prône la nécessité d'une méthode, Gelb termine en disant : « *There seem to be only two basic things which a successful decipherer needs. One is logic or good common sense, from which all of the points I have discussed stem, and the second, which all of you have listened to this paper obviously have, is an exceptional amount of patience.*

»²⁴

Et même, depuis que les caractères du syllabaire hittite hiéroglyphique lui ont été révélés au cours d'une promenade vespérale, le même Gelb, dans les années 1930, croit dur comme fer à cette recette pour les bonnes inspirations et les idées nouvelles ! « *Depuis ce soir-là, je suis persuadé que les meilleures idées nous viennent en marchant. Je pense qu'un homme avançant allègrement, le buste légèrement penché en arrière et posant de la sorte ses talons avec force sur le sol, reçoit dans la colonne vertébrale des décharges électriques qui favorisent une réflexion rapide et féconde.*

»²⁵

D'ailleurs, le premier reproche que P. Meriggi fait à Gelb, c'est qu'il « n'a pas travaillé avec méthode »²⁶

Les méthodes de déchiffrement

Nous avons montré ailleurs²⁷ que si les déchiffrements d'écritures inconnues avaient eu lieu en cascade au XIXe siècle, c'est parce qu'un changement épistémologique s'était opéré au début de ce siècle. Nous nous contenterons ici d'en rappeler les grandes lignes :

Tout d'abord, une notion apparaît à cette époque : on se pose la question du statut scientifique de l'objet qu'on étudie.

On commence à considérer l'écriture comme un ensemble signifiant que l'on soupçonne de posséder une organisation, une articulation interne autonome. Mais ce système n'existe pas préalablement au travail du déchiffreur, ce n'est pas un donné, qu'il suffit de dévoiler, il est à construire. Ainsi Champollion dans son *Précis du système hiéroglyphique des anciens Egyptiens* : « *Une inscription hiéroglyphique présente l'aspect d'un véritable chaos ; rien n'est à sa place ; tout manque de rapport ; les objets les plus opposés dans la nature se trouvent en contact immédiat et produisent des alliances monstrueuses : cependant des règles invariables, des combinaisons méditées, une marche calculée et systématique ont incontestablement dirigé la main qui traça ce tableau, en apparence si désordonné ; ces caractères, tellement diversifiés dans leurs formes, n'en sont pas moins des signes qui servent à noter une série régulière d'idées, expriment un sens fixe, suivi, et constituent ainsi une véritable écriture.*

»²⁸

Ou encore Chadwick à propos de M. Ventris, qui était architecte : « *L'œil d'un architecte ne voit pas dans un bâtiment une simple façade, un assemblage d'éléments décoratifs et fonctionnels : il voit au-delà de l'apparence et sait distinguer les traits essentiels du dessin, la structure des parties, la charpente de l'ouvrage. C'est ainsi que Ventris était capable de discerner dans la confondante diversité des signes mystérieux*

de cette écriture les schémas et les constantes qui révélaient la structure cachée. C'est cette qualité, le don de saisir l'ordre sous l'apparence de la confusion qui est la marque des grands hommes, en tout ce qu'ils ont produit. »²⁹

Donc, le déchiffrement est une (re)construction, puisqu'une écriture n'existe pas tant qu'elle n'a pas été déchiffrée.

Par ailleurs, on a commencé à considérer qu'il n'y a véritablement écriture que là où ce sont les éléments du langage et non ceux du monde qui sont représentés. Ce qui a bloqué le déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens jusqu'au début du XIXe siècle, c'était la croyance qu'ils étaient une peinture de choses et le refus d'admettre qu'ils avaient une valeur. À partir du moment où on considère qu'il y a une correspondance entre langue et écriture, le déchiffrement consistera à ajuster ces deux codes ; le terme est d'ailleurs utilisé, par Ventris par exemple, qui essayait de voir « comment ajuster la langue étrusque à l'écriture Linéaire B »³⁰. C'est ainsi qu'on peut comprendre les formulations des chercheurs lorsqu'ils s'attaquent à une écriture inconnue : lors du déchiffrement d'une écriture, nous disent-ils, trois cas peuvent se présenter : i) la langue est connue, mais l'écriture inconnue (maya) ; ii) l'écriture est connue, mais la langue inconnue (étrusque ou cunéiforme hittite) ; et iii) la langue et l'écriture sont inconnues (hiéroglyphes hittites). Trois questions se posent alors aux déchiffreurs devant toute écriture inconnue : i) connaissons-nous la ou les langues sous-jacentes à l'écriture ? ii) connaissons-nous le système d'écriture utilisé ? iii) existe-t-il des textes bilingues (ou digraphes) ?³¹

Résumons : premièrement, l'écriture est un système et c'est le déchiffrement qui le (re)construit. Deuxièmement, cette construction est le résultat de la correspondance entre la langue et l'écriture.

Comment se fait cette synchronisation ? Dans l'article cité (« Peut-on modéliser le déchiffrement des écritures ? »), nous avons mis en lumière les deux modèles de démarches qui permettent d'aboutir à cet ajustement, cette synchronisation.

Tout d'abord, ce qu'on a appelé la méthode cryptographique ou combinatoire. Le point de départ est qu'il y a une ressemblance évidente entre une écriture qu'on ne sait pas lire, et un code secret ; on peut user des mêmes procédés pour vaincre l'un et l'autre obstacle. Le principe de base est l'analyse et le dépouillement des textes jusqu'à ce qu'apparaissent des groupements et des séquences qui se répètent régulièrement. Si l'on peut rassembler un nombre suffisant d'exemples, on peut découvrir que tel groupe de signes dans le texte chiffré correspond à une fonction déterminée : par exemple, telle séquence sert de conjonction. On arrive ainsi petit à petit à déterminer le sens de la plupart des groupes chiffrés, sans savoir du tout les prononcer. On peut parfaitement concevoir qu'un déchiffreur obtienne le sens complet d'un texte écrit dans une langue qu'il ignore, et sans établir une seule valeur phonétique.

C'est ainsi que Ventris qui, contrairement à Champollion, ne possédait pas de bilingue, a déchiffré le Linéaire B. Voici comment Chadwick commente la démarche : « *La cryptographie est une science deductive et une expérimentation contrôlée. On forge des hypothèses ; on les met à l'épreuve, et souvent au rancart, mais ce qui résiste à l'épreuve grandit, et grandit encore, jusqu'à ce qu'enfin l'expérimentateur sente sous ses pieds un terrain solide : ses conjectures sont cohérentes, et des fragments du texte chiffré émergent de leur camouflage : le code 'craque'. Peut-être la meilleure définition consiste à dire que c'est le point où les positions vraisemblables apparaissent trop vite pour qu'on puisse soutenir le train. C'est comme le démarrage d'une réaction en chaîne en physique nucléaire : il y a un seuil critique ; quand il est dépassé, la réaction se poursuit d'elle-même, et accélère. [...] En juin 1952, Ventris sentit que le code 'écriture Linéaire B' avait 'craqué'* ».³²

En d'autres termes, Ventris a opéré la coïncidence entre les deux codes : l'écriture et la langue, ici la langue grecque. C'est ce que les déchiffreurs appellent une « clé ».

Cette démarche, on le voit, privilégie la reconstruction interne. Et cette reconstruction est légitimée par sa propre régularité interne.

C'est la méthode prônée et utilisée par Meriggi : en effet, il entreprend des recherches statistiques sur l'emploi des signes fondamentaux, leur position à l'intérieur des limites assignées par les coins de séparation, puis essaye de déterminer la nature des signes, examine la fréquence de chaque caractère. C'est la célèbre découverte du mot « fils », entre autres³³. Mais, même si Meriggi insiste beaucoup sur la nécessité d'utiliser la méthode combinatoire, il a souvent recours à la comparaison, plus ou moins explicitement : « *Je crois avoir montré que ma thèse des impératifs actifs en -tu (et moyen-passif en -aru) est indépendante de la comparaison linguistique et se fonde avant tout sur l'interprétation des textes. Mais j'avoue que je n'aurais peut-être pas eu cette idée, si un parallèle lygien ne m'avait pas aidé.* »³⁴

La comparaison, ou plutôt les parallélismes, est, en effet, la deuxième méthode qui permette d'arriver à la synchronisation : donc non plus un raisonnement par symbolisation et distribution, mais un raisonnement par analogie. On privilégie la comparaison et on voit dans les rapprochements la seule positivité, le seul lieu où il soit possible d' « administrer » la « preuve », d'élaborer une démonstration scientifique véritable. Le principe est de rassembler le plus de matériau observable possible, de manière à pouvoir observer des correspondances entre un segment 1 inconnu et un segment 2 connu, ce qui va permettre de réduire le segment 1 à du connu.

On pense immédiatement à un texte bilingue. Et quand on dit texte bilingue, on pense à la pierre de Rosette. Mais c'est aussi la méthode utilisée par Grotfend pour le vieux-perse, ou, même si l'exemple est moins célèbre que les deux précédents, Forrer pour le hittite hiéroglyphique. Ces savants, à des époques différentes, ont utilisé un raisonnement par comparaison analogique. On met en parallèle des textes, des signes, des segments, etc. Pour Forrer, ceux qui cherchaient quelle langue

se cachait derrière les hiéroglyphes étaient dans l'erreur. Selon Meriggi, le travail de Forrer est : « *presqu'une introduction à l'étude des textes hiéroglyphiques du côté de la compréhension, d'abord sans lecture.* »³⁵

Celui-ci a d'ailleurs formalisé cette méthode³⁶. Les parallélismes, explique-t-il, peuvent se produire :

- Entre la représentation symbolique et la légende. Ce premier cas est réalisé lorsque leur attitude, leur costume, leurs attributs désignent indubitablement comme des divinités plusieurs personnages d'une sculpture rupestre accompagnés chacun par le même signe hiéroglyphique ; on peut en déduire que le signe veut dire « dieu ».

- Entre l'objet décrit et sa désignation. Par exemple, ce sont les inscriptions situées sur deux haches qui ont permis au déchiffrement de l'écriture ougaritique de démarrer.

- Entre le symbole d'écriture lui-même et sa signification. C'est le cas de tous les idéogrammes demeurés relativement proches de leur forme originelle. Ou alors, on rapproche le signe des représentations plus naturalistes qui ont été faites de lui.

Mais ce ne sont pas les seules possibilités offertes par l'observation des phénomènes de parallélisme ; il existe une autre clé inestimable : la similitude répandue dans tout l'Orient antique entre certaines portions d'inscriptions, c'est-à-dire qu'on s'appuie sur le genre et ses règles de textualisation : le début des inscriptions royales, les formules de malédiction, les phrases d'introduction des lettres... Ainsi Grotfend était-il parti de l'idée qu'il devait y avoir une similitude répandue dans tout l'Orient antique entre certaines portions d'inscriptions. Ces inscriptions devaient sans doute être des généalogies, des sortes d'auto-présentation comme les inscriptions iraniennes des rois de la dernière dynastie sassanide, au VIIe siècle après J.C., du type « Je suis Untel, roi, fils de Untel, roi ... ». L'étude du début des inscriptions royales avait permis à Meriggi sa lecture de généalogies, l'analyse des formules de malédiction permit à Forrer la lecture de signes nouveaux, mais surtout lui révélait la

structure grammaticale de la langue hiéroglyphique, sa syntaxe avec ses particules.

On a donc deux démarches possibles, et les savants des années 1930 ont utilisé les deux méthodes avec des résultats positifs, mais partiels.

Les conditions nécessaires au déchiffrement

Il serait cependant naïf et faux de penser que cette période si riche des années 1930 marque un tournant, parce que les chercheurs ont enfin utilisé des méthodes, alors qu'avant, ils se contentaient de tâtonner, de deviner... En fait, pour que ces modèles puissent être valides, il faut qu'un certain nombre de conditions soient réunies. Dans une de ses nombreuses études sur le déchiffrement du disque de Phaïstos, L. Godart, après avoir constaté que les centaines de tentatives de déchiffrement ont été toutes vaines, s'interroge sur les conditions nécessaires qui doivent présider à tout déchiffrement : « *En premier lieu, il faut avoir une idée plus ou moins claire du contenu du texte auquel on s'affronte ; en second lieu, il faut avoir une idée précise du système d'écriture qui est utilisé ; ensuite, il faut disposer d'un élément en mesure de fournir une hypothèse de départ et, enfin, il faut avoir à sa disposition un nombre de signes et de groupes de signes suffisamment élevé pour permettre de vérifier les éventuelles hypothèses de déchiffrement que l'on propose.* »³⁷

Revenons au cas hittite : comme dans le cas du disque de Phaïstos, nous sommes en présence d'un exemple d'écriture et de langue inconnues, le cas le plus difficile selon Gelb.

Il n'est pas question, dans le cadre de ce travail, de passer en revue toutes les tentatives qui ont été proposées avant les années 1930. Quelques exemples suffiront.

Prenons le cas de Jensen : certes, postuler que derrière l'écriture nouvelle, se dissimule une langue déjà connue et chercher à ajuster ces deux codes, est possible à condition que le postulat soit juste. Or Jensen cherchait de l'arménien derrière les hiéroglyphes. A cette époque, déterminer la langue était

prémature³⁸. Pourtant, la méthode était intéressante : Jensen avait comme principe établi non pas d'essayer de découvrir les valeurs phonétiques mais bien d'arriver à comprendre les inscriptions selon des critères extérieurs et, s'appuyant sur des raisons historiques, de supposer ensuite leur contenu, avant d'en venir à la prononciation. Si cette tentative était seulement prématurée, l'essai de déchiffrement qu'il proposa plus tard se basait sur un postulat faux. Rappelons que pour Godart, une des conditions préalable au déchiffrement, c'est une connaissance précise du système d'écriture qui est proposé. Voici le commentaire qu'en fait Hrozný³⁹ : « *D'après Jensen, en effet, cette écriture est en général idéographique. Cette théorie est d'ailleurs la négation complète du premier déchiffrement proposé par le même savant, il y a 34 ans, dans son livre 'Hittiter und Armenier', Strassburg, 1898. Qu'il me soit permis de dire dès maintenant que cette théorie nouvelle de Jensen, ainsi que son opinion, d'après laquelle les inscriptions « hittites »-hiéroglyphiques ne contiendraient que des titres de rois, ne me semblent pas admissibles.* »

Le postulat est donc faux. Cette nouvelle théorie est d'autant plus surprenante que, bien avant Hrozný, Sayce avait déjà déterminé le système d'écriture : « *The Hittite system of writing resembled that of the Egyptians or of the Assyrians ; or, in fact, of any people which employed hieroglyphs. The writing was partly ideographic, partly phonetic, and made use of determinatives.* »⁴⁰

Lisons à présent le travail de R. Campbell Thompson « *A new decipherment of the hittite hieroglyphs* » qui date de 1912⁴¹. Le savant utilise des méthodes, se pose des questions de principes, qu'on retrouvera chez les savants de la génération suivante.

L'auteur se base sur les textes assyriens, la grammaire égyptienne lui fournit une clé avec la notion de complément phonétique, il s'appuie sur les noms propres, comme le feront avec beaucoup plus de succès ses successeurs (cf Dhorme « *Le sol s'est affermi sous les pas quand on a consenti à faire une*

étude méthodique des noms propres »⁴²) ; il compare des groupes de signes, fait des suppositions, pose une hypothèse et fait des déductions : « *I have gone thus fully into this history, because I believe that the system of decipherment of the hittite hieroglyphs which I am putting forward will show, as I have mentioned before, that many of the Hittite inscriptions hitherto published deal with alliances made by the Hittite, Syrian, and other princes and kings of this date, and that many of the names which occur in Shalmaneser's records are to be found on them.* »⁴³

C'est ainsi que procèdera Hrozný. C'est aussi la méthode prônée par Bossert quelques années plus tard, telle que la présente Meriggi : « *J'insisterai [...] sur la méthode de Bossert, qui part d'une étude soignée, archéologique et historique, du monument et du texte pour passer ensuite à l'identification bien fondée de noms propres, [...] qu'il place dans les cadres historiques de tous les noms de dynastes conservés par la tradition dans une langue des pays environnants ou conquérants.* »⁴⁴

Lorsqu'il décide de s'appuyer sur le cunéiforme, Thompson le fait en connaissance de cause, de manière prudente, et pas à l'aveuglette : « *We have therefore to follow up the problem : -Can we compare this with any preposition beginning with a existing in Hittite cuneiform ?* »⁴⁵

Un peu plus loin, après avoir fait le point sur les pronoms en cunéiforme, il analyse ce qui se passe en hiéroglyphique : « *The corresponding pronouns in the hieroglyphs are ...* » (p.60).

Le savant suggère, avec prudence, un possible rattachement de la langue des hiéroglyphes à la famille indo-européenne : « *As I cannot claim to be an Indo-germanic scholar, I have only ventured to make what seemed to be the most probable comparisons, placing the hittite and the suggested Indo-germanic words side by side for others to discuss.* »⁴⁶

Et un peu plus loin : « *There would be little difficulty in seeing the Indog. in the Hittite mi-a* ».

Enfin, on peut noter que Thompson se pose la question de la preuve, de la validité de ses reconstructions : « *The proof of a decipherment of this kind depends in a great measure on the power which it affords to read and identify well-known proper names, and once a number of such names have been identified, such as occur in the same period, by the use of the same values for the characters in each case, the correctness of the method is in a fair way to be established.* »⁴⁷

« *The syllabic values thus deciphered allow of our transliterating the inscriptions correctly, and of obtaining at least the base for a moderate and sensible idea of their meaning from the various clues afforded to us* ».

On peut alors se demander ce qui a manqué à Thompson pour réussir dans sa tentative de déchiffrement ? A la page 4, il fait le point sur le matériel dont dispose le chercheur qui se lance dans le déchiffrement : « (1) *the two well-known bilinguals, the « Boss of Tarkondemos » and the seal of Indilimma, which have been as much a stumbling-block as an aid to students* ; (2) *the hittite cuneiform literature, consisting of the two Arzawa letters and the tablets from Asia Minor* ; (3) *the hieroglyphic texts themselves* ».

On le voit, une des conditions avancées par L. Godart n'est pas remplie. En effet, pour qu'un déchiffrement puisse aboutir, il faut des textes. Rappelons que pendant plus de 50 ans, le sceau de Tarkondème est resté le seul document bilingue (ou plutôt digraphique) utilisable. Mais la base cunéiforme est corrompue. C'est à partir du début du XXe siècle que la documentation ne cessa d'augmenter : d'anciens monuments étaient réédités, de bonnes photographies remplaçaient des copies défectueuses, il faudra attendre les recueils de Hrozný, Gelb et Delaporte qui sont venus rajeunir le corpus de Messerschmidt. Il suffit de voir le nombre d'inscriptions

nouvelles étudiées par Hrozný dans les trois livraisons de ses *Inscriptions hittites hiéroglyphiques* (1933 – 1934 – 1937). Un recensement général du matériel épigraphique et linguistique fut l'œuvre de Meriggi, dans son *Glossar* (1934) et ses listes (1937).

C'est d'ailleurs un problème déjà soulevé jadis par Sayce, à la fin de son chapitre : il était bien conscient que seul un nombre plus important de textes permettrait au déchiffrement d'avancer.

Par ailleurs, Thompson décide de s'appuyer sur le cunéiforme, ce que feront d'autres savants plus tard, mais avec beaucoup plus de succès. En effet, dans les années 1930, c'est par un recours constant, quoique souvent implicite, au modèle « hittite cunéiforme » que la grammaire et la syntaxe ont été déduites des contextes. Mais en 1912, le cunéiforme hittite n'était pas encore déchiffré et, comme l'explique E. Laroche : « *Il se révélait en outre que la langue dite « hiéroglyphique » n'était pas proprement le hittite cunéiforme de Bogazköy, et qu'elle différait de celui-ci par sa grammaire et son vocabulaire. Or, sans une proportion raisonnable de connaissances lexicales, toute traduction de texte continu est un leurre : les étrusologues ne le savent que trop. La reconquête du hittite repose, comme on sait, sur une circonstance heureuse : le très grand nombre de duplicats à variantes graphiques, et la diversité des contextes. Ces conditions, nécessaires à l'application de la méthode combinatoire, font ici défaut ; la phraséologie des documents hiéroglyphiques est monotone, et les rares « duplicats » sont en fait des répliques textuelles. En moyenne, un nom sur deux est idéographié ou semi-idéographié, si bien que le déchiffrement du vocabulaire se ramène pratiquement à l'identification des idéogrammes et à leur détermination sémantique.* »⁴⁸

Tout cela, on ne le découvrira que peu à peu. La tentative de Thompson était donc simplement prématurée. On peut noter que déjà Sayce s'était appuyé sur le cunéiforme et que lui aussi s'était aidé des inscriptions assyriennes⁴⁹.

Certes, la langue « hiéroglyphique » a été assez tôt cataloguée parmi les dialectes indo-européens d'Anatolie. Mais dans les années 1930, contrairement à certains de leurs prédécesseurs, les savants restent encore prudents quant à l'identification de la langue ; ainsi Dhorme en 1933 : « *Cette persistance de la civilisation hittite nous incite à penser que, suivant la toute première désignation, la langue exprimée par les hiéroglyphes d'Asie mineure et de Syrie septentrionale est bien la langue des Hittites. La question, selon nous, serait de reconnaître auquel des dialectes attestés par les textes hittites de Boghaz-keui pourrait s'apparenter la syntaxe des inscriptions hiéroglyphiques. Il sera temps alors de remonter aux origines et de chercher quelle est celle d'entre les multiples populations asianiques qui a recouru, la première, aux symboles figurés pour exprimer sa pensée par le langage écrit.* »⁵⁰

De même P. Meriggi, même si la parenté indo-européenne lui paraît évidente : « *Je crois qu'ici encore l'état du hittite hiéroglyphique est presque le même que celui du lycien. On a très longtemps discuté sur ces faits grammaticaux du lycien, dans lesquels je n'aperçois rien qui ne puisse pas être une évolution spontanée de la grammaire indo-européenne.* »⁵¹

« *Pour la question de savoir, à quelle langue nous avons affaire, seules peuvent être décisives les formes verbales ; or nous en savons encore très peu de choses.* »⁵²

La fin de l'étude de Meriggi est beaucoup plus un programme de travail qu'une conclusion : « *Si ce que j'ai dit ci-dessus relativement à la flexion de cette langue est confirmé, du moins dans l'essentiel, nous aurons en Asie Mineure, à côté du hittite et du louvien d'une part, et du lycien de l'autre, une quatrième langue apparentée avec eux. Mais je n'avance pas cette idée comme une persuasion qui puisse désormais permettre d'établir librement les étymologies, mais comme une hypothèse de travail, peut-être utile pour éviter des*

hypothèses de travail, peut-être utile pour éviter des comparaisons avec d'autres familles de langues, qui n'ont pas, à mon avis, des rapports essentiels avec le hittite hiéroglyphique. Nous devons encore, c'est évident, essayer longtemps d'avancer seulement par la méthode combinatoire, qui peut-être aidée, avec prudence, mais non pas remplacée, par la comparaison. »⁵³

Mais, même à cette époque, l'unanimité ne se fait pas encore autour de la question de la langue. Ainsi Meriggi et Bossert sont-ils en désaccord sur cette question : « *Il y a seulement un point cardinal, où nous sommes d'opinion contraire : la langue. M. Bossert pense qu'elle est parente du mitannien et du hourlien (langues caucasiennes), tandis que j'y trouve une flexion du même type que l'indo-européen et plus précisément des affinités évidentes et importantes avec le hittite, le louvien et le lycien.* »⁵⁴

*De même, avec prudence, Hrozný annonce à la fin de son introduction : « Nos traductions nous fourniront aussi l'occasion de dire quelques mots sur le caractère de la langue des inscriptions 'hittites'-hiéroglyphiques. »*⁵⁵

Dans la partie consacrée aux « Paradigmes de la langue 'hittite'-hiéroglyphique » (pp.77-98), on est frappé par la prudence du savant quant à la question de la parenté indo-européenne. Par exemple : « *La juxtaposition des désinences « hittites »-hiéroglyphiques et des désinences indo-européennes ne signifie pas qu'il y a identité dans tous les cas ; elle est simplement destinée à faciliter la comparaison.* (p.77) »

Pourtant, dès la p.12, il posait en préalable que « *la langue 'hittite'-hiéroglyphique est assez apparentée à la langue hittite cunéiforme, le nésite, et –peut-être davantage– à la langue lûite. Notre langue hiéroglyphique possède donc, elle aussi, un noyau indo-européen. [...] D'autre part, on ne saurait négliger de considérer les éléments étrangers, non indo-européens, de cette langue, qui rappellent la langue churrite,*

ainsi que la langue lycienne. [...] Ajoutons encore que, surtout dans la déclinaison, la langue 'hittite'-hiéroglyphique rappelle non seulement la langue nésite, mais parfois la langue lycienne (voir les paradigmes). Il s'agit donc, de nouveau, semble-t-il, dans le cas de la langue « hittite »-hiéroglyphique, d'une langue mélangée d'éléments indo-européens et d'éléments asianiques. Probablement s'agit-il de nouveau d'une langue indo-européenne de caractère périphérique, soumise à de nombreuses influences étrangères. »

Et de se poser la question de savoir : « *par quel peuple de l'ancien Orient la langue hiéroglyphique fut-elle parlée, et comment devons-nous l'appeler ? Avons-nous même le droit de qualifier cette langue de 'hittite' ?* »

Pour finir

Certes, comme nous avons tenté de le montrer à l'aide de ces quelques exemples, qu'on pourrait multiplier, à la fin des années 1930, la synchronisation entre langue et écriture est loin d'être entièrement accomplie, le déchiffrement est loin d'être achevé. Par ailleurs, nous avons tenté de comprendre pourquoi des savants de la première génération qui, contrairement à ce qu'on a pu en dire parfois, ont travaillé en s'appuyant sur des méthodes, ont échoué dans leurs tentatives. La différence entre les deux premières générations de savants ne réside pas tant l'utilisation ou non de méthodes scientifiques, que dans l'absence ou l'existence d'un certain nombre de conditions préalables à l'utilisation et à l'efficacité des méthodes. Et si les travaux des savants des années 1930 laissent cette impression d'« inachevé », pour reprendre le terme de Faucounau, c'est sans doute parce qu'il faudra attendre la découverte de la bilingue de Karatepe pour que toutes les conditions nécessaires au déchiffrement soient véritablement réunies.

Isabelle KLOCK-FONTANILLE
Université de Limoges

¹ DOBLHOFER, E., *Le déchiffrement des écritures*, Paris, 1958, p.155.

² *Le déchiffrement du Linéaire B. Aux origines de la langue grecque*, Paris, 1972 (traduit de l'anglais, paru en 1958), p.13 et p.60.

³ *Op.cit.*, p.101.

⁴ BOTTERO, J., « Les déchiffrements ‘en cascade’ dans le Proche-Orient ancien entre 1800 et 1930 », *Archéologia* 52, 1972, pp.37-45.

⁵ *Op.cit.*, p.13.

⁶ GELB, I.J., « Methods of decipherment », *Journal of the Royal Asiatic Society*, II, 1975, pp.95-104, p.95.

⁷ FAUCOUNAU, J., « Quelques remarques sur le déchiffrement du ‘hittite hiéroglyphique’ », *Belleten*, 1984, 48, pp.381-396.

⁸ DHORME, E., « Où en est le déchiffrement des hiéroglyphes hittites ? », *Syria* XIV, 1933, pp.341-367.

⁹ LAROCHE, E., *Les hiéroglyphes hittites. Première partie : l’écriture*, Paris, Editions du CNRS, 1960, pp.XIII-XIV.

¹⁰ *Op.cit.*, p.341.

¹¹ HROZNÝ, B., *Les inscriptions hittites hiéroglyphiques, essai de déchiffrement suivi d'une grammaire hittite hiéroglyphique en paradigmes et d'une liste d'hiéroglyphes. Livraison I*, Paris, 1933, p.7.

¹² Voir à ce sujet, entre autres : DOBLHOFER, E., *op.cit.*, LAROCHE, E., *op.cit.*, FRIEDRICH, J., *Entzifferung verschollener Schriften und Sprachen*, Berlin-Göttingen-Heidelberg, 1954.

¹³ FRIEDRICH, J., *op.cit.*, pp.78-79.

¹⁴ *Ibidem*.

¹⁵ LAROCHE, E., *op.cit.*, p.VI.

¹⁶ *Op.cit.*, p. 99.

¹⁷ MERIGGI, P., « Die hethitische Hieroglyphenschrift, eine Vorstudie zur Entzifferung », *Zeitschrift für Assyriologie und verwandte Gebiete*, 1930, 39, p.165-212, p.165.

¹⁸ MERIGGI, P., « Sur le déchiffrement et la langue des Hiéroglyphes ‘hittites’ », *Revue Hittite et Asianique*, octobre 1932- juillet 1934, II, fasc.9-16, p.1-57, p.3.

¹⁹ *Op.cit.*, pp.7-8.

²⁰ *Op.cit.*, p.XII.

²¹ *Op.cit.*, pp.64-65.

²² *Op.cit.*, pp.33-34.

²³ *Op.cit.*, p.98.

²⁴ *Op.cit.*, p.104.

²⁵ Cité par DOBLHOFER, E., *op.cit.*, p.187.

²⁶ « sur le déchiffrement et la langue des hiéroglyphes ‘hittites’ », *op.cit.*, p.4.

²⁷ KLOCK-FONTANILLE, I., « Peut-on modéliser le déchiffrement des écritures ? », *Modèles Linguistiques* XXIV-1, 2003, vol. 47, pp.69-90.

²⁸ *Précis du système hiéroglyphe des anciens Egyptiens ou Recherches sur les éléments de cette écriture sacrée, sur leurs diverses combinaisons, et sur les rapports de ce système avec les autres méthodes graphiques égyptiennes*, Paris, 1824.

²⁹ *Op.cit.*, p.17.

³⁰ CHADWICK, *op.cit.*, p.58.

³¹ Voir, en particulier, GODART, L., *Le pouvoir de l’écrit, Aux pays des premières écritures*, Paris, 1990, pp.74-75, ou GELB, I., *op.cit.*

³² *Op.cit.*, p.102.

³³ Meriggi : « Als wesentliche Bestandteil dieses Aufsatzes muß ich hier zum Schluß die Mitteilung flogen lassen, daß ich in einer bestimmten Zeichengruppe das Wort « Sohn » festgestellt zu haben glaube. Ich werde durch die Analyse des Anfangs mehrerer Inschriften meine Auffassung zu begründen suchen und zugleich all das bisher über die Eigenart der Schrift Gesagte auf die Probe stellen, ob es den in den zu entziffernden Texten vorliegenden Tatsachen entspricht. » (« Die hethitische Hieroglyphenschrift. Eine Vorstudie zur Entzifferung », *op.cit.*, p.199)

³⁴ « Sur le déchiffrement et la langue des hiéroglyphes ‘hittites’ », *op.cit.*, p.55.

³⁵ « Sur le déchiffrement et la langue des Hiéroglyphes ‘hittites’ », *op.cit.*, pp.11-12.

³⁶ FORRER, E., « Entzifferung der ‘hethitischen’ Bilderschrift », *Forschungen und Fortschritte*, 1932, VIII, pp.3-4.

³⁷ « Le mystère du disque de Phaïstos », *Archéologie Nouvelle*, 1994, 4, pp.72-58, pp.83-84.

³⁸ Bien avant, Sayce, dans ses propositions de déchiffrement du hittite hiéroglyphique à partir du sceau de Tarkondèmos, se gardait bien de faire des propositions sur la question de la langue (chapitre « decipherment of the Hittite inscriptions », inséré dans l’ouvrage de WRIGHT, *The Empire of the Hittites*, James Nisbet & CO., 1884).

³⁹ *Les inscriptions hittites hiéroglyphiques*, *op.cit.*, p.8.

⁴⁰ « Decipherment of the Hittite inscriptions », in *The Empire of the Hittites*, *op.cit.*, p.184.

⁴¹ CAMPBELL THOMPSON, R., « A new decipherment of the hittite hieroglyphs », *Archeologia* 64, 1912, pp.1-144.

⁴² *Op.cit.*, p.351.

⁴³ *Op.cit.*, p.28.

⁴⁴ « Sur le déchiffrement et la langue des Hiéroglyphes ‘hittites’ », *op.cit.*, p.9.

⁴⁵ *Op.cit.*, p.43.

⁴⁶ *Op.cit.*, p.98.

⁴⁷ *Op.cit.*, p.90.

⁴⁸ LAROCHE, E., *op.cit.*, p.VIII.

⁴⁹ A titre d’exemple :

« The Assyrian inscriptions show that Tarku or Tarkhus was the name of a god ... » (*op.cit.*, p.172)

« What the termination of the nominative in Hittite proper names was, seems to be told us by the Assyrian and Egyptian texts, in which they constantly end in *s.* » (*op.cit.*, p.173)

⁵⁰ *Op.cit.*, p.367.

⁵¹ « Sur le déchiffrement et la langue des Hiéroglyphes ‘hittites’ », *op.cit.*, p.48.

⁵² *Ibidem*

⁵³ *Op.cit.*, pp.56-57.

⁵⁴ « Sur le déchiffrement et la langue des hiéroglyphes ‘hittites’ », *op.cit.*, p.10.

⁵⁵ *Op.cit.*, p.8.